

LE JOUR, 1949
04 AOÛT 1949

PROPOS PERDUS

C'est déjà le cœur de l'été. La fuite du temps n'a jamais paru plus rapide. A peine veut-on se saisir de l'instant fugitif qu'on le voit derrière soi. De la vie, qui paraissait déjà si courte vers le début du siècle, que peut-on dire maintenant sinon qu'elle a pris le rythme inégal et précipité d'une folie ? Chaque matin après chaque soir accuse la marche accélérée de l'heure. Et c'est dans la hâte, dans la fièvre, dans le bruit que la politique et les affaires se font.

Nous avons connu des étés plus paisibles, plus doux. On ne trouve plus leur parfum que dans le monde du souvenir, ou ce sont peut-être nos jeunes années qui nous les montraient si calmes, si longs, si remplis de charme et de rêve. Même le chant des cigales n'est plus on dirait ce qu'il fut. Il n'est plus cette invitation au silence sous le parasol des grands pins, cet appel au voyage dans l'immobilité d'une lecture enchantée.

Qui soutiendra que la vie est raisonnable comme elle est ? Ou plutôt comme nous la faisons ; car ce n'est pas la nature qui se dérègle, c'est nous, avec le flot de nos désirs et de nos passions, et ces appétits qui deviennent, insatiables à mesure que l'âge s'empare de nous et que les habitudes perverses s'installent dans notre chair et dans notre pensée.

Maintenant le cœur de l'été paraît lourd. Il montre en vain l'épanouissement des fleurs et la maturité des fruits. Il propose inutilement à l'homme travaillé par le regret et par le souci, la splendeur d'un beau ciel, d'une végétation rayonnante, d'une mer aux consolations quasi divines.

Au fond nous gaspillons l'été comme le reste, comme nous méprisons la sagesse de l'automne et de l'hiver, comme nous traversons stupidement le printemps sans bonheur et sans espérance.